

un pays où jusqu'à ce jour le catholicisme et le christianisme ont été considérés comme une seule et même chose.

C'est probablement de là que vient le manque de compréhension des Américains à ce sujet. Imbus de principes essentiellement protestants, ils ne peuvent aisément saisir la pensée intime de gens, qui instinctivement considèrent comme légitimes, les revendications de l'autorité ecclésiastique. Ces revendications de l'Eglise catholique, formulées en langue vulgaire, sont à peu près ceci : l'Eglise considère que depuis l'époque de son origine, elle a possédé en matière spirituelle des pouvoirs similaires à ceux qui sont inhérents en matière temporelle aux gouvernements dûment reconnus. Ces pouvoirs sont complètement indépendants des personnes qui les exercent. Il est à présumer et à espérer que les souverains, les juges, les soldats et les "policemen" sont d'honnêtes gens, dévoués à leur devoir ; mais qu'ils le soient ou non, l'autorité du gouvernement et de la loi, demeure entière. Le fait qu'un policeman est ivre ne lui ôte pas son droit de vous arrêter, et un collecteur des douanes ne peut parfaitement vous empêcher de faire de la contrebande quand bien même il serait bigame.

Le cas de l'Eglise est quelque peu le même.

Les protestants, comme les libres penseurs, ont toujours été enclins à s'étendre sur la conduite ou l'inconduite de certains ecclésiastiques catholiques. Historiquement, cela peut être vrai. Et il est certain que Dieu châtierait ses serviteurs indignes aussi sévèrement que n'importe quel souverain temporel pourrait le faire. Mais quoiqu'il en soit, aussi longtemps qu'ils sont en charge, ils représentent l'autorité divine. Quelque désagréable que puisse être cette affirmation pour un protestant ou un libre penseur, elle n'en est pas moins non seulement compréhensible, mais sensée.

Les adversaires de l'Eglise ont dénoncé tout le long de l'histoire les méfaits de ses chefs ; mais ils se sont rarement arrêtés à considérer tout le bien spirituel que cette Eglise a fait en dépit de ces erreurs.

Si elle n'a pas été la seule source de réconfort moral, elle a été sûrement la plus grande, la plus sûre, la plus compréhensive et la plus générale. Le simple bon sens aurait peine à nier son pouvoir en toutes matières spirituelles.

Mais de même que l'homme a une âme et un corps, de même l'Eglise a elle aussi, un côté temporel. Son organisation actuelle, sa hiérarchie visible sont aussi humaines que l'Empire romain le fut, temporellement.

Suprême en religion, elle a été naturellement portée à se croire également suprême en politique, et sa gestion des affaires publiques n'a pas toujours été assez heureuse pour imposer le respect aux dissidents et même parfois aux adhérents de sa doctrine.

Néanmoins, cette inclination est essentiellement humaine. Jouissant de la suprématie en matière spirituelle, il n'y a rien de surprenant à vouloir étendre plus loin cette autorité.

Mais où l'inspiration cesse, la faiblesse commence.

Cet homme pense bien, il parle bien, il en conclura qu'il doit également gérer sagement. Et il le devrait, sans les diaboliques contradictions de ce monde.

Tous, nous nous demandons pourquoi l'on ne choisirait pas tel ou tel économiste impeccable en théorie, pour diriger des chemins de fer ou des banques, jusqu'au moment où ces chemins de fer ou ces banques font faillite, sous la direction honnêtement déplorable de ces hommes aussi savants que droits ; et cela arrive tous les jours. Cette infortune semble toute naturelle aux esprits qui méprisent le système pour le sens pratique tels que les Américains. Mais pour des intelligences plus alertes, plus désireuses de mettre de l'ordre dans tout, cela semble paradoxal et le paradoxe répugne à l'intelligence.

Les Français sont essentiellement de ces esprits là.

Cette inclination de l'Eglise à se mêler des affaires temporelles est certainement défendable en principe : un bon homme devrait être plus digne de confiance qu'un mauvais ; et bien plus encore une hiérarchie inspirée devrait être capable de diriger l'édu-

cation ou la politique mieux que des hommes ou des femmes ordinaires ne pourraient prétendre le faire. Qu'ils le fassent ou non, n'est pas la question car nous sommes ici dans l'empire de l'abstraction si chère et si familière à l'esprit français.

Pour un Français clérical ou révolutionnaire qui voudra bien faire une distinction entre l'activité spirituelle et l'activité temporelle de l'Eglise, vous en trouverez cent qui s'y refuseront. Notre bon catholique admettra au moins en principe le droit absolu de l'Eglise de se mêler d'affaires temporelles. Notre révolutionnaire lui refusera ce droit et ne voulant pas faire de compromis avec lui-même, proclamera que l'Eglise est infâme à tous les points de vue.

En France, l'unité de l'autorité de l'Eglise semble s'imposer également à ses disciples et à ses adversaires.

Il est évident qu'à l'heure actuelle, la dispute est envenimée par une foule d'éléments étrangers à la question, mais au cœur même du conflit vous trouvez des deux parts une conviction qui l'ennoblit.

Les chefs, comme les troupes, sont absolument dévoués à leur idéal de vérité ; ils sont héroïquement sincères dans leur loyauté à leurs philosophies respectives : La philosophie de l'Eglise, et la philosophie de la Révolution. Ces deux écoles basent leurs raisonnements sur des prémices absolument opposés en ce qui concerne la nature de l'homme.

L'homme est un mélange de bien et de mal. L'Eglise soutient qu'en lui le mal domine. Les hommes sont naturellement mauvais ; tous sont des pécheurs ; et comme de méchants enfants ou des brebis égarées, ils ne peuvent être guidés vers le bien que par une puissance supérieure. Pour vaincre le mal, il faut une autorité. Et tout au long de l'histoire, cette conception de la nature humaine et de ses faiblesses s'est imposée à des millions d'âmes honnêtes et pieuses.

La doctrine Révolutionnaire est tout aussi dogmatique mais moins sinistre. L'homme est bon. Si perdu soit-il, on retrouve toujours en lui quelque sentiment noble. Le fait que cette aspiration vers le bien a persisté à travers les tragédies de l'existence, montre indiscutablement